

ANDRÉ GUYAUX

RIMBAUD CRÉPUSCULAIRE

Résumé. En avril 1874, alors qu'il rassemble ses poèmes en prose, Rimbaud fait part à Jules Andrieu du projet d'une *Histoire splendide*, qu'il publierait en feuilleton dans un journal et qui mêlerait faits et légendes. Cette ultime initiative éditoriale a l'ambition d'un style propre, que la lettre à Andrieu reflète, et que l'on peut rapprocher de quelques poèmes des *Illuminations* et d'un de ses derniers poèmes en vers, « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur... ».

Mots-clés : Rimbaud ; *Histoire splendide* ; style ; projet ; rupture ; crépuscule

RIMBAUD O ZMIERZCHU

Abstrakt. W kwietniu 1874 roku, pracując nad swoimi poematami prozą, Rimbaud zwierza się Jules'owi Andrieu z projektu *Histoire splendide* – dzieła, które zamierzał publikować w odcinkach na łamach gazety i które miało łączyć fakty z legendami. Ta ostatnia inicjatywa redakcyjna niesie w sobie ambicję wypracowania wyjątkowego stylu; ambicję, którą list do Andrieu już zapowiada, a także którą można zestawić z kilkoma utworami z *Illuminations* oraz z jednym z jego ostatnich wierszy : « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur... ».

Słowa kluczowe: Rimbaud; *Histoire splendide*; styl; projekt; zerwanie; zmierzch

A TWILIGHT RIMBAUD

Abstract. In April 1874, while compiling his prose poems, Rimbaud told Jules Andrieu about his plan for a *Histoire splendide*, which he would publish as a serial in a newspaper and which would combine facts and legends. This final editorial initiative had the ambition of creating a unique style, which is reflected in the letter to Andrieu and can be compared to some of the poems in *Illuminations* and one of his last poems in verse, 'Qu'est-ce pour nous, mon Cœur...'.

Keywords: Rimbaud; *Histoire splendide*; style; project; break; twilight

ANDRÉ GUYAUX – professeur émérite, Sorbonne Université, Faculté des Lettres ; e-mail : andre.guyaux@sorbonne-universite.fr ; ORCID : <https://orcid.org/0009-0003-0896-2773>.

Attribution – Utilisation non commerciale – Pas d'Œuvre dérivée 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Une question rituelle est posée à propos de l'œuvre de Rimbaud : quand s'arrête-t-elle ? Et l'on y répond rituellement de deux manières. Selon les uns, elle s'achève au printemps de 1874. Le poète, né le 20 octobre 1854, met fin à sa carrière alors qu'il n'a pas encore vingt ans. Pour d'autres, il est né poète et il le reste. Il poursuit son destin, poétique par essence.

Selon la première interprétation, Rimbaud n'a pas suivi le conseil que Baudelaire donnait aux jeunes poètes, en avril 1846, dans un article ironique et provocateur :

Quant à ceux qui se livrent ou se sont livrés avec succès à la poésie, je leur conseille de ne jamais l'abandonner. La poésie est un des arts qui rapportent le plus ; mais c'est une espèce de placement dont on ne touche que très tard les intérêts, – en revanche très gros¹.

Rimbaud n'a pas fait ce pari baudelairien, et d'autres que lui ont touché « les intérêts » de sa poésie.

Je suis plutôt de ceux qui croient à la rupture, ou qui l'acceptent : Rimbaud, comme d'autres, a voulu changer de vie. Pourtant, le fait d'avoir été confronté à la préparation d'une édition de ses *Œuvres complètes* m'a conduit à nuancer ma position. Dans cette édition, sortie de presse en 2009², j'ai souhaité que l'on continue de distinguer deux périodes, mais en éditant les lettres d'Aden et de Harar, et en les annotant, j'ai porté sur elles un autre regard. Depuis ses débuts, le poète de Charleville écrit des lettres, envoie des lettres, dont la postérité a fait parfois des textes importants, comme les lettres des 13 et 15 mai 1871, dites « du voyant ». Ses premiers correspondants, Théodore de Banville, Georges Izambard, Paul Demeny, Ernest Delahaye ou Verlaine, ont conservé les lettres qu'il leur avait envoyées, mais ses derniers correspondants ont fait de même, comme son employeur, Alfred Bardey, ou Alfred Ilg, un ingénieur suisse qu'il avait rencontré en Afrique. Et l'on retrouve, dans toute sa correspondance, le maître des formes écrites et de l'expression abrupte que, depuis l'école, il a toujours été. Même affairiste, l'épistolier reste un écrivain. Et dans ses dernières lettres, celles d'un homme en souffrance, son verbe sans concession garde toute sa puissance.

¹ Baudelaire-Dufays [Charles Baudelaire], « Conseils aux jeunes littérateurs », *L'Esprit public*, 15 avril 1846 ; Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I (Paris : Gallimard, 2025), 191.

² Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard, 2009, tirage de 2023). Toutes les citations de textes de Rimbaud viennent de cette édition.

Cela dit – et c’est ce qui donne son crédit à la première interprétation –, Rimbaud avait lui-même, en 1873, programmé son changement de vie, dans « Mauvais sang », la première partie d’*Une saison en enfer* : « Ma journée est faite ; je quitte l’Europe. L’air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront ». Dix ans plus tard, en 1883, Verlaine cite ces quatre petites phrases, dans sa monographie des *Poètes maudits*, ajoutant ce bref commentaire : « Tout cela est très bien et l’homme a tenu parole. »³ Pourtant, avant le grand départ depuis le port de Gênes le 18 novembre 1878, quelques années s’écoulent durant lesquelles Rimbaud voyage à travers l’Europe, qu’il n’a donc pas encore quittée.

Après sa rupture, Rimbaud a imaginé de nouvelles vies, dont certaines ne furent qu’ébauchées. Il avait notamment prévu de devenir ingénieur et de passer le baccalauréat ès sciences. Il fait état de ce projet dans une lettre datée du 14 octobre 1875 et adressée à Ernest Delahaye. Il aura vingt-et-un ans quelques jours plus tard, le 20 octobre. Avant de demander conseil à son ami sur les conditions à réunir pour réussir l’épreuve, il lui rappelle qu’il risque aussi de devoir faire son service militaire. Et là, le texte de la lettre s’ouvre à ce qu’il appelle un « rêve », où, dans une chambrée, des soldats font rimer des noms de fromages, « gruyère » avec « Keller », « brie » avec « génie », « roquefort » avec « mort », dans un dialogue drolatique, qui a déterminé un autre clivage interprétatif, entre ceux qui n’y ont vu qu’une espièglerie, partagée avec un vieux complice, et ceux qui considèrent que l’auteur du *Bateau ivre* atteint là l’une de ses « cimes » : c’est le mot de Breton, qui sélectionne cette lettre, en 1939, dans son *Anthologie de l’humour noir*. Voici le texte de cette lettre :

14 8^{bre} 75.

Cher ami

Reçu le Postcard et la lettre de V[erlaine] il y a huit jours. Pour tout simplifier, j’ai dit à la Poste d’envoyer ses restantes chez moi de sorte que tu peux écrire ici, si encore rien aux restantes. Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola, et je n’ai plus d’activité à me donner de ce côté-là à présent, comme il paraît que la 2^e « portion » du « contingent » de la « classe 74 » va-t-être appelée le trois novembre « suivant » ou prochain : la chambrée de nuit :

« Rêve »

On a faim dans la chambrée –

³ Paul Verlaine, « Les poètes maudits : Arthur Rimbaud », *Lutèce*, 10–17 novembre 1883 ; recueilli dans *Les Poètes maudits* (Paris : Vanier, 1884) ; *Œuvres complètes*, édition d’Olivier Bivort, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard, 2025), 878.

C'est vrai....
 Émanations, explosions. Un génie :
 « Je suis le Gruère ! » –
 Lefèbvre : « Keller ! »
 Le génie : Je suis le Brie ! –
 Les soldats coupent sur leur pain :
 « C'est la Vie !
 Le génie : – « Je suis le Roquefort !
 – « Ça s'ra not'mort !....
 – Je suis le Gruère
 Et le Brie !.... etc.
 – Valse –
 On nous a joints, Lefèvre et moi...
 etc. –

de telles préoccupations ne permettent que de s'y absorber. Cependant renvoyer obligeamment selon les occasions les « Loyolas » qui rappliqueraient.

Un petit service : veux-tu me dire précisément et concis – en quoi consiste le « bachot » « ès-sciences » actuel, partie classique, et mathém., etc. – Tu me dirais le point de chaque partie que l'on doit atteindre : mathém., phys, chim, etc. et alors des titres immédiats, (et le moyen de se procurer) des livres employés dans ton collège par ex. pour ce « Bachot » à moins que ça ne change aux diverses universités : en tous cas, de professeurs où d'élèves compétents, t'informer à ce point de vue que je te donne. Je tiens surtout à des choses précises, comme il s'agirait de l'achat de ces livres prochainement. Instruct. militaire et « bachot », tu vois, me feraient deux ou trois agréables saisons ! Au diable d'ailleurs ce « gentil labeur. » Seulement sois assez bon pour m'indiquer le plus mieux possible la façon comment on s'y met.

Ici rien de rien.

– J'aime à penser que le Petdeloup et les gants pleins d'haricots patriotiques ou non ne te donnent pas plus de distraction qu'il ne t'en faut. Au moins ça ne chlingue pas la neige, comme ici.

À toi « dans la mesure de mes faibles forces ».

Tu écris :

A. Rimbaud

31 Rue St Barthélémy,

Charleville (Ardennes) va sans dire.

P.-S. – La corresp : « en passepoil » arrive à ceci que le « Némery » avait confié les journaux du Loyola à un *agent de police* pour me les porter !

Le dernier Baudelaire avait rêvé d'un style bouffon. Rimbaud y a fait cette brève incursion, pour mieux s'éloigner de la poésie en ridiculisant son objet formel : la rime.

Le 16 avril 1874, le même Rimbaud écrivait sur un tout autre ton à un autre ami, moins proche certes, mais dont il estimait le jugement : Jules Andrieu, un ancien Communard, qui comme lui réside à Londres. Il lui exposait le projet d'une vaste fresque historique, pour laquelle il a trouvé un titre reflétant cette ambition, *L'Histoire splendide* :

London, 16 April 74

Monsieur,

– Avec toutes excuses sur la forme de ce qui suit, –

Je voudrais entreprendre un ouvrage en livraisons, avec titre : *L'Histoire splendide*. Je réserve : le format ; la traduction, (anglaise d'abord) le style devant être négatif et l'étrangeté des détails et la (magnifique) perversion de l'ensemble ne devant affecter d'autre phraséologie que celle possible pour la traduction immédiate. – Comme suite de ce boniment sommaire : je prise que l'éditeur ne peut se trouver que sur la présentation de deux ou trois morceaux hautement choisis. Faut-il des préparations dans le monde bibliographique, ou dans le monde, pour cette entreprise, je *ne sais* pas ? – Enfin : c'est peut-être une spéculation sur l'ignorance où l'on est maintenant de l'histoire, (le seul bazar moral qu'on n'exploite pas maintenant) – et ici principalement (m'a-t-on dit (?)) ils ne savent rien en histoire – et cette forme à cette spéculation me semble assez dans leurs goûts littéraires – Pour terminer : je sais comment on se pose en double-voyant pour la foule, qui ne s'occupa jamais à voir, qui n'a peut-être pas besoin de voir.

En peu de mots (!) une série indéfinie de morceaux de bravoure historique, commençant à n'importe quels annales ou fables ou souvenirs très anciens. Le vrai principe de ce noble travail est une réclame frappante ; la suite pédagogique de ces *morceaux* peut être aussi créée par des réclames en tête de la livraison, ou détachées. – Comme description, rappelez-vous les procédés de *Salammbô* : comme liaisons et explications mystiques, *Quinet* et *Michelet* : *MIEUX*. Puis une archéologie ultra-romanesque suivant le drame de l'histoire ; du mysticisme de *chic*, roulant toutes controverses ; du poème en prose à la mode d'ici ; des habiletés de nouvelliste aux points obscurs. – Soyez prévenu que je n'ai en tête pas plus de panoramas, ni plus de *curiosités* historiques qu'aucun bachelier de quelques années – Je veux faire une affaire ici.

Monsieur, je sais ce que vous savez et comment vous savez : or je vous ouvre un questionnaire, (ceci ressemble à une équation impossible), quel travail, de qui, peut être pris comme le plus ancien (*latest*) des commencements ? à une certaine date (ce doit être dans la suite) quelle chronologie universelle ? – Je crois que je ne dois bien prévoir que la partie ancienne ; le Moyen Âge et les temps modernes réservés ; hors cela, que je n'ose prévoir – voyez-vous quelles plus anciennes annales, scientifiques ou fabuleuses je puis compulsier ? Ensuite, quels travaux généraux ou partiels d'archéologie ou de chronique ? Je finis en demandant quelle

date de paix vous me donnez sur l'ensemble Grec Romain Africain. Voyons : il y aura illustrés en prose à *la Doré*, le décor des religions, les *traits* du droit, l'enharmonie des fatalités populaires exhibées avec les costumes et les paysages, – le tout pris et divisé à des dates plus ou moins atroces : batailles, migrations, scènes révolutionnaires : souvent un peu exotiques, sans forme jusqu'ici dans les cours ou chez les fantaisistes. D'ailleurs, l'affaire posée, je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment, mais un plan est indispensable.

Quoique ce soit tout à fait industriel, et que les heures destinées à la confection de cet ouvrage m'apparaissent méprisables, la composition ne laisse pas que de me sembler fort ardue. Ainsi je n'écris pas mes demandes de renseignements, une réponse vous gênerait plus ; je sollicite de vous une demi-heure de conversation, l'heure et le lieu s'il vous plaît, *sûr* que vous avez saisi le plan et que nous l'expliquerons promptement – pour une forme inouïe et anglaise –

Réponse s'il vous plaît.

Mes salutations respectueuses.

Rimbaud

30 Argyle square, Euston R^d. W.C.

Dans l'attention portée aux dernières velléités littéraires de Rimbaud, la lettre à Andrieu du 16 avril 1874 et la lettre à Delahaye du 14 octobre 1875 entrent en concurrence. Le dernier Rimbaud est-il l'ambitieux concepteur d'un projet d'histoire planétaire, entremêlant faits et légendes, ou l'auteur d'une bouffonnerie fantasmagorique, où la dérision tient lieu d'invention ? Un an et demi sépare ces deux lettres, ce qui paraît considérable quand on connaît le rythme rapide du poète et de ses métamorphoses. Elles sont, du reste, à tous points de vue très éloignées l'une de l'autre. Mais elles témoignent toutes les deux de la fin d'un cycle. Il n'est pas indifférent à cet égard d'observer qu'elles s'adressent toutes à une relation de confiance, pour obtenir un conseil, voire de l'aide. Rimbaud consulte Delahaye sur la préparation du baccalauréat scientifique. Il a certes moins de familiarité avec Jules Andrieu, mais il croit pouvoir compter sur lui. Il l'a rencontré lors de son premier séjour à Londres, entre le 8 septembre et la fin de novembre 1872. Le seul témoignage que nous ayons de leurs relations nous est fourni par Delahaye précisément, qui relate ce que Rimbaud lui en a dit :

Lors de son premier séjour à Londres, en cette année 1872 [...] il [Rimbaud] fréquenta les réfugiés de la Commune Lissagaray, Vermersch, Matuszewicz, Andrieu. Il me parla surtout des deux derniers, considérés par lui comme étant ses frères d'esprit. Mais Andrieu, littérateur parisien, d'intelligence hardie et fine, était son préféré, il éprouvait à son égard des sentiments de véritable affection. D'autre

part, l'ancien membre de la Commune ne pouvait qu'avoir une curiosité très sympathique pour Rimbaud⁴.

Rimbaud, dans sa lettre, adresse à Andrieu des « salutations respectueuses » et l'appelle « Monsieur », ce qui peut surprendre dans le milieu de réfugiés ou de sympathisants de la Commune où ils se sont connus, et où la camaraderie régnait. Mais Andrieu est son aîné, de seize ans – il est né le 30 septembre 1838 –, et c'est un homme d'expérience et d'influence. Un autre sujet d'étonnement, et qui requiert peut-être la même explication, tient à leur divergence idéologique. L'ancien Communard qu'est Jules Andrieu s'est assagi. Il s'est intégré à la vie londonienne, il gagne sa vie en donnant des leçons particulières aux enfants de la bourgeoisie, et il s'est désolidarisé de ceux qui, parmi ses anciens compagnons d'armes, sont restés fidèles à l'esprit de la révolution. Or le Rimbaud politique que l'on connaît n'a guère d'indulgence pour les opportunistes modérés. Souvenons-nous de ses sarcasmes accablant « l'homme juste », Victor Hugo, qui prétendait réconcilier les anciens Communards et les anciens Versaillais dans la nouvelle république. Souvenons-nous de l'appel à « l'idée du Déluge », c'est-à-dire à l'idée de révolution, pour qu'elle vienne balayer tout ce qui, depuis qu'elle s'est « rassise », s'est reconstruit. C'est le message d'*Après le Déluge* : « Eaux et tristesses, montez et relevez les Déluges. / Car depuis qu'ils se sont dissipés, [...] c'est un ennui ! » Un ancien Communard embourgeoisé peut-il être un des « frères d'esprit », comme disait Delahaye, de celui qui voulait relever les « Déluges » révolutionnaires ?

Dans un autre poème, un de ses derniers poèmes en vers, Rimbaud s'adresse à ses « amis » pour les exhorter à étendre la révolution à la terre entière, à la programmer en apocalypse. Ce poème qui n'a pas de titre et que l'on désigne par ses premiers mots : « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur, que ces nappes de sang », est lui aussi, comme *Après le Déluge*, à l'opposé de ce que Jules Andrieu pouvait penser de l'avenir politique de la Commune :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre ; et l'Aquilon encor sur les débris

⁴ Ernest Delahaye, *Rimbaud. L'artiste et l'être moral* (Paris : Messein, 1923) ; rééd. dans Frédéric Eigeldinger et André Gendre, *Delahaye témoin de Rimbaud*, coll. « Langages » (Neuchâtel : À la Baconnière, 1974), 44.

Et toute vengeance ? Rien !..– Mais si, toute encor,
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats,
Périssiez ! puissance, justice, histoire : à bas !
Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la flamme d’or !

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur,
Mon Esprit ! Tournons dans la Morsure : Ah ! passez
Républiques de ce monde ! Des empereurs,
Des régiments, des colons, des peuples, assez !

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux,
Que nous et ceux que nous nous imaginons frères ?
À nous, Romanesques amis : ça va nous plaire.
Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux !

Europe, Asie, Amérique, disparaissez.
Notre marche vengeresse a tout occupé,
Cités et campagnes !– Nous serons écrasés !
Les volcans sauteront ! Et l’océan frappé...

Oh ! mes amis !– Mon cœur, c’est sûr, ils sont des frères !
Noirs inconnus, si nous allions ! allons ! allons !
Ô malheur ! je me sens frémir, la vieille terre,
Sur moi de plus en plus à vous ! la terre fond,

Ce n’est rien ! j’y suis ! j’y suis toujours

Ces vers, que l’on date hypothétiquement, sans trop préciser et sans trop savoir, de 1872, préfigurent le projet de *L’Histoire splendide* que Rimbaud soumet à Jules Andrieu en avril 1874. Il est question, dans les deux textes, du monde et de son destin, de « batailles » et de « scènes révolutionnaires », dans le même registre d’exaltation visionnaire. Et leur forme, également, les rapproche, leur oralité, qui se développe en postulats, et dont le but est d’exercer une fascination sur le lecteur, de le captiver en l’étonnant. On retrouve ce style incantatoire, sous un mode plus épuré, dans quelques poèmes des *Illuminations*, comme *Barbare*, qui lui aussi se déporte vers un lieu et un temps fantasmés.

Cette forme très particulière, très rimbaldienne, allie une grande liberté de ton et une maîtrise formelle, qui est d’abord, dans « Qu’est-ce pour nous, mon Cœur... », celle du cadre prosodique et métrique : les énumérations et les exclamations se disposent en alexandrins qui riment et dont les syllabes sont parfaitement comptées (avec un écart : le dernier vers, ou la dernière ligne,

sort de ce cadre). Le versificateur, au plus près de la rupture, s'éloigne de la pratique qui avait été la sienne au printemps de 1872, de l'assonance, du mètre impair, voire du refrain sur le modèle de la chanson. Dans « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur », comme dans *Mémoire*, il retrouve la rime et l'alexandrin, pour mieux lâcher la bride à ses visions.

La lettre à Jules Andrieu appartient elle aussi au registre du désordre ordonné, comme le projet qu'elle porte. Et l'avertissement que Rimbaud adresse à son correspondant au tout début de la lettre : « – Avec toutes excuses sur la forme de ce qui suit, – », qui rappelle le « ne surlignez ni du crayon, ni trop de la pensée » de la lettre à Georges Izambard du 15 mai 1871, montre qu'il a conscience d'une forme singulière, qui peut ou doit surprendre. Ce désordre ordonné, ou maîtrisé, apparaît dans la phrase même, dans la syntaxe orthographique de la phrase. Ainsi, au deuxième paragraphe, l'accord de « quels », au masculin pluriel, met en perspective les trois substantifs qui suivent, « annales », « fables » et « souvenirs », dont seul le troisième est du masculin.

L'affichage de références, de modèles, dont se réclame l'ambitieux concepteur de *L'Histoire splendide* (*Salammbô* pour la description, Quinet et Michelet pour l'art des « liaisons » et des « explications », à savoir, en bon français, des « explications ») va dans le même sens d'une affirmation de maîtrise des formes.

À la fin de la lettre, Rimbaud demande à Andrieu « une demi-heure de conversation », d'où se dégagerait le plan de son futur livre. Avant de refermer le paragraphe précédent, l'avant-dernier, il avait tenu à préciser : « D'ailleurs, l'affaire posée, je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment, mais un plan est indispensable. » On comprend que s'il est prêt à confier le « plan » à son mentor, ou à l'établir en concertation avec lui, il conservera sa liberté d'inventeur de formes, celle de varier les points de vue, mystique, vulgarisateur ou savant.

À l'opposé de la lettre à Delahaye d'octobre 1875, qui tourne la poésie en dérision, la lettre à Andrieu d'avril 1874 expose un vrai projet. Mais un projet qui n'a pas abouti. Et cette déconvenue a pu hâter, peut-être même précipiter, la décision d'un changement de vie. Elle venait après d'autres échecs du même ordre. Nous connaissons le plus ancien : le 24 mai 1870, le collégien de Charleville demandait à Théodore de Banville de lui ouvrir les portes du *Parnasse contemporain*, espérance restée sans lendemain. De ce premier moment, en mai 1870, dont nous voyons essentiellement les promesses, celles d'un jeune prodige, mais qui fut aussi un épisode décevant, une tentative avortée, de ce moment inaugural à la lettre d'avril 1874, Rimbaud fut, quasi intégrale-

ment, un auteur privé de débouchés éditoriaux. Mais en l'espèce, croyait-il vraiment à une possible mise en œuvre de son *Histoire splendide* ? Le style abrupt, contrôlé certes, mais hystérisé, de la lettre à Andrieu, et le caractère démesuré du projet, font de cette lettre un texte extraordinaire, mais enfermé dans le circuit d'une pensée qui n'habite plus qu'elle-même. L'inventeur de formes vit dans la sphère dans laquelle son génie l'enferme. Il écrit à Andrieu comme s'il s'écrivait à lui-même, dans un moment d'exaltation projective, que je comprends comme son chant du cygne, ou son crépuscule.

L'hypothèse d'un crépuscule à dix-neuf ans et demi, peut sembler paradoxale. Mais l'auteur de la lettre à Andrieu, comme celui des *Illuminations*, se trouvait au seuil d'une autre vie. Le crépuscule, c'est aussi, au sens vrai, le moment de l'incertitude, entre le jour et la nuit, en l'occurrence entre une vie qui s'achève et une vie qui commence. Rimbaud mentionne à deux reprises un âge, vingt ans, alors qu'il n'a pas encore atteint ce chiffre fatal. Une première fois dans « L'Éclair », dans *Une saison en enfer* : « Aller mes vingt ans, si les autres vont vingt ans », que l'on peut interpréter comme une profession de foi de résignation. Et une seconde fois lorsqu'il donne ce titre : *Vingt ans*, à un fragment des *Illuminations*. En août 1873, date de l'achèvement d'*Une saison en enfer*, il n'a pas encore dix-neuf ans ; au printemps de 1874, au moment où il rassemble les poèmes des *Illuminations*, il a dix-neuf ans et demi. Il a l'habitude, on le sait, de se vieillir, ou d'anticiper l'âge à venir, comme dans les deux lettres à Banville, le 24 mai 1870 (« j'ai presque dix-sept ans ») et le 15 août 1871 (« J'ai dix-huit ans »). Comme ses autres âges, et dans l'implicite cette fois, son crépuscule est prématuré.

« L'automne déjà », écrivait Rimbaud à la fin d'*Une saison en enfer*.

BIBLIOGRAPHIE

- Baudelaire-Dufays [Charles Baudelaire]. « Conseils aux jeunes littérateurs ». *L'Esprit public*, 15 avril 1846 ; Charles Baudelaire. *Œuvres complètes*. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I. Paris : Gallimard, 2025.
- Delahaye, Ernest. *Rimbaud. L'artiste et l'être moral*. Paris : Messein, 1923 ; rééd. dans Frédéric Eigeldinger et André Gendre. *Delahaye témoin de Rimbaud*. Coll. « Langages ». Neuchâtel : À la Baconnière, 1974.
- Rimbaud, Arthur. *Œuvres complètes*. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris : Gallimard, 2009, tirage de 2023.
- Verlaine, Paul. « Les poètes maudits : Arthur Rimbaud ». *Lutèce*, 10–17 novembre 1883 ; recueilli dans *Les Poètes maudits*. Paris : Vanier, 1884 ; *Œuvres complètes*. Édition d'Olivier Bivort. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris : Gallimard, 2025.